



# L'AFFAIRE HÉLÈNE VERMEULEN

*Roman Policier*

**Bruno MASSE**

*Extrait...*

Lorsque Varela pénétra dans la salle d'interrogatoire, la première chose qu'il remarqua sur le visage de Fabien Millot, c'était la peur. L'accusé transpirait et il avait le teint blême. Comme s'il n'avait pas digéré son repas de la veille. Menotté et assis sur une chaise, il semblait tout petit, en tout cas, bien moins fringant que lors de leur première rencontre. Il faisait peine à voir. Sans son expérience, l'inspecteur aurait pu avoir pitié. Mais on ne le lui faisait plus. Combien de fois avait-il eu à faire à des individus malfaisants qui simulaient l'hébétude pour s'en sortir ? En général, ces créatures étaient plus intelligentes que la moyenne et elles en avaient conscience. C'est pour cela qu'elles passaient à l'acte, en s'imaginant ne jamais se faire prendre !

Varela proposa tout de même un café au suspect.

Millot refusa.

Tant mieux, les choses sérieuses allaient pouvoir commencer. Varela tira lentement la chaise vide pour faire face à son interlocuteur. Il posa délicatement le dossier qu'il avait dans les mains et s'assit.

— Vous savez pourquoi vous êtes là ?

— Les flics de Maubeuge m'ont dit qu'ils m'arrêtaient parce que j'avais tué ma mère. Mais ce n'est pas vrai, j'ai rien fait, moi ! répondit Millot très anxieux.

— Calmez-vous, nous sommes là pour en parler !

— Je n'ai rien fait. Je vous le jure ! répéta-t-il, comme si cela suffisait pour convaincre l'inspecteur.

Varela, qui ne voulait pas se laisser attendrir, provoqua Millot :

— Pourtant des indices graves et concordants vous accusent.

— Quels indices, je vous ai dit que ça faisait plus de 4 ans que je n'avais pas vu ma mère.

— Mensonges ! Nous avons retrouvé vos empreintes sur la scène de crime !

— C'est pas possible ! La seule fois où j'ai voulu retourner dans l'appartement, c'était vendredi dernier, mais je n'ai pas pu rentrer car vous aviez posé des scellés.

Dans son inquiétude, Millot semblait avoir perdu son tic de langage. Il avait l'air sincère et s'il jouait la comédie, c'était un sacré bon comédien. Varela scrutait aussi bien les réponses que l'attitude des individus qu'il interrogeait. Rarement il avait vu un homme dont la gestuelle ne trahissait pas le mensonge. Dans ce cas précis, Millot paraissait sincère. Varela allait devoir être rudement rusé pour confondre le suspect. Il tenta une nouvelle approche :

— Allons, Millot, soulagez votre conscience ! Avouez votre crime, vous vous sentirez libéré.

— Je vous dis que je ne suis pas allé chez ma mère. De toute façon, demandez à ma clientèle, elle vous certifiera ma présence au magasin le jour du meurtre.

— Justement, Millot ! Votre maman a été assassinée entre minuit et deux heures du matin. Vous fermez votre magasin à 19 heures. Cela vous laisse largement le temps de venir à Paris pour la supprimer.

— Pourquoi l'aurais-je fait ?

— Vous n'étiez pas en très bon terme avec elle !

— Ouais, mais de là à la tuer, il y a une longueur.

Il était fort ce Millot. Savait-il que pour inculper quelqu'un, il fallait un mobile ? Varela avait beau avoir des indices : sans les réelles motivations de l'assassin, les accusations ne pèseraient pas bien lourd devant un tribunal. N'importe quel bon avocat ferait sauter le réquisitoire de la partie civile sans un solide mobile. D'ailleurs le procureur de la République ne prendrait certainement pas le risque d'un procès sans plus d'éléments que des traces de doigts sur un verre. L'interrogatoire prenait une tournure qui ne plaisait pas à l'inspecteur, lorsqu'il fut interrompu par l'un de ses adjoints :

— Je peux vous parler en privé ? demanda le collaborateur.

— J'avais demandé que l'on ne me dérange pas !

— C'est important.

Malgré son agacement, ce contretemps arrangeait Varela. Il allait pouvoir réfléchir à une autre approche pour coincer Millot, même si au fil des questions, ses convictions sur la culpabilité du colosse en face de lui étaient de plus en plus ébranlées. Les deux flics sortirent quelques instants dans le couloir. L'assistant ne tarda pas à annoncer la raison de son intervention :

— Nous avons eu accès au compte de Millot. Cela fait des mois qu'il est dans le rouge. La banque parle même de saisir sa maison pour payer les dettes. Il aurait déjà eu la visite d'un huissier à deux reprises.

Varela sourit. Il le tenait enfin son mobile ! Il saisit la balle au bond et demanda au jeune inspecteur :

— Vois un peu si sa mère était propriétaire de son logement, si oui, combien il peut valoir et si l'héritage que son fils va toucher couvre son endettement.

— C'est fait patron ! J'ai déjà vérifié tout cela. Ses dettes s'élèvent à 168 000 euros et l'appartement de Paris vaut un peu plus de 350 000 euros. Cela couvre largement ce qu'il doit. Avec le reste, il a de quoi voir venir.

Varela remercia son collègue, puis se précipita dans la salle d'interrogatoire. Il fixa un Millot toujours prostré.

— Parlez-moi de vos affaires ! insista Varela de nouveau en position de force.

Millot baissa la tête, comme un boxeur groggy. Il n'avait pas l'air futé ce garçon mais il saisit tout de suite ce que Varela voulait mettre en évidence. On aurait dit qu'il venait encore de rétrécir de quelques centimètres.

— Elles ne sont pas brillantes. Les temps sont durs car le Nord est une région très touchée par le chômage.

— Qu'entendez-vous par « pas brillantes » ?

Puis soudain Millot sembla capituler

— Je suis surendetté. Les huissiers sont venus chez moi, ils menacent de vendre mes biens pour rembourser mes dettes. C'est la galère.

— Finalement votre mère a été tuée au bon moment. L'héritage qui vous est promis va renflouer votre trésorerie, insista ironiquement Varela.

Millot se prit la tête à deux mains. Allait-il lâcher prise ? En tout cas l'inspecteur lui avait imposé une forte pression. Tel un enfant, Fabien Millot se mit à sangloter, longuement... Varela se tut, laissant volontairement l'atmosphère tendue perdurer pour faire craquer le suspect. Puis Fabien redressa la tête, il fixa Varela avec détermination et dit :

— Il vous faut un coupable et vous ne me lâchez pas. Toutes les apparences sont contre moi, mais sachez que je n'ai pas tué ma mère. Je vous le jure. Maintenant, je ne vous dirai plus rien, faites ce que vous voulez de moi.

Puis Millot se mura dans le silence. Varela tenta bien de lui extirper quelques aveux, mais rien n'y fit. L'inspecteur dut se résoudre à changer de stratégie. Il regarda sa montre : la garde à vue de Millot se terminait à 19 h 45. Il avait donc sept heures devant lui pour décider d'une libération de son suspect ou d'une mise en examen. Le temps lui était compté. Il devait agir vite.

**Retrouvez « l'Affaire Hélène Vermeulen » sur**  
<https://libre2lire.fr/livres/laffaire-helene-vermeulen/>

ISBN Papier : 978-2-38157-252-9  
ISBN Numérique : 978-2-38157-253-6

264 pages – 19.00 €

Dépôt légal : Mai 2022

© Libre2Lire, 2022

